Document généré le 24 avr. 2024 10:04

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Laurence Prud'homme, Nicolas Gilbert, David Dorais et Marie-Ève Mathieu

Josée Bonneville

Numéro 133, printemps 2009

URI : https://id.erudit.org/iderudit/36680ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Bonneville, J. (2009). Compte rendu de [Laurence Prud'homme, Nicolas Gilbert, David Dorais et Marie-Ève Mathieu]. *Lettres québécoises*, (133), 19–20.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

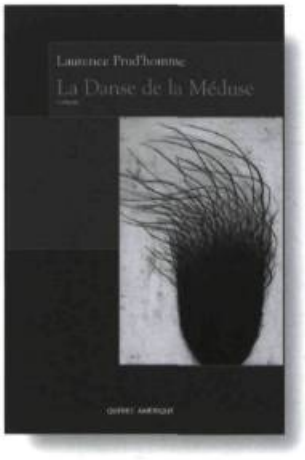
JOSÉE BONNEVILLE

☆☆☆☆

Laurence Prud'homme, *La danse de la Méduse*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2008, 200 p., 19,95 $.

Un personnage magnifique

Après Joséphine Plouffe et Rose-Anna Lacasse, voici Mom, une mère qui, à la différence des deux autres, affirme son droit de vivre aussi sa vie de femme.



Dans la mythologie, Méduse est l'une des trois Gorgones, ces monstres aux cheveux de serpents qui pétrifiaient quiconque les regardait. Elle eut la tête tranchée par Persée, qui réussit à éviter son regard. Dans le roman, Méduse s'appelle Marie. Comme Méduse, elle a deux sœurs. Les trois femmes ne sont pas des monstres, mais leur mère, Grand-Mom, a craint qu'elles le soient. Marie s'appelle aussi Mom. Surtout Mom. Elle aime ses trois enfants et souhaite leur bonheur, mais ceux-ci la craignent et ils ont imaginé sa mort « des centaines de fois [...] au moins six cents fois » (p. 9).

Le roman débute fin janvier, un peu plus de deux mois après sa disparition. Au début, personne ne s'est inquiété. Toute la famille avait l'habitude de ses escapades. Même quand ses enfants étaient jeunes, Mom partait parfois pour deux ou trois semaines, sans crier gare, avec l'un de ses amants. Elle est même allée en Russie avec l'un d'eux. Aussi Grand-Mom a-t-elle attendu deux semaines avant d'appeler la police, qui a ratissé les environs du chalet de Mom pendant deux mois ; sans succès. Fin janvier, Lucie, la plus jeune, qui a maintenant 22 ans, vient faire l'inventaire des affaires de sa mère, mais c'est finalement dans son enfance et son adolescence qu'elle met de l'ordre. Dans l'atelier de Mom, elle trouve les portraits que celle-ci a peints ainsi que des albums de photos qu'elle feuillette pendant que le fantôme de son frère Simon l'observe. Elle reçoit aussi la visite de Sam, un ami d'enfance qu'elle n'a pas vu depuis longtemps. Au fil des souvenirs qui ressurgissent et des révélations que lui font Sam, puis ses tantes et sa cousine Hirondelle, plusieurs secrets sont enfin dévoilés.

LAURENCE PRUD'HOMME

UNE MÈRE PEU BANALE

Au centre de tout cela, Mom. Excessive, égocentrique, immature, manipulatrice, tour à tour enjouée et dépressive, elle revendique à tout bout de champ une liberté qui ne s'accorde pas toujours avec les besoins de ses enfants. « On n'a qu'une vie à vivre ! » (p. 95), répète-t-elle pour justifier ses coups de tête. Elle ne laisse personne indifférent. Le père de Simon et de Lucie la trouve folle, Judith souffre de sa sévérité excessive et Simon se sentira coupable envers elle.

Laurence Prud'homme a tracé d'elle un portrait tout en nuances et terriblement vivant. Ses coups de gueule et ses excentricités sont rendus avec une grande justesse. Certaines scènes sont saisissantes, comme celle où Mom arrive dans la chambre de ses filles, toute nue et en colère, parce que Judith, excédée de ne pas dormir depuis une semaine, leur a crié, à elle et à son amant : « Vos gueules ! On essaie de dormir ici ! » (p. 140)

Laurence Prud'homme maîtrise son récit. Les nombreux éléments qui le constituent sont parfaitement imbriqués, et les passages entre le présent et le passé se font sans heurt. Elle nous avait donné un premier roman fort beau, en 2005 ; son deuxième l'est tout autant.

☆☆☆

Nicolas Gilbert, *Le récital*, Montréal, Leméac, 2008, 152 p., 18,95 $.

Quand la musique et la littérature se rencontrent

Nicolas Gilbert est compositeur ; il a même obtenu le prix Opus de la découverte de l'année en 2006. Rien d'étonnant, dès lors, à ce que son premier roman soit centré sur un récital.

Le roman raconte ce qui s'est passé le soir du 4 mai avant, pendant et après un récital de piano donné à la salle Pierre-Mercure, pardon, Lierre-Pécurre, sous l'égide de la Société de musique contemporaine du Québec. Il est structuré de manière très rigoureuse. Deux parties sont divisées chacune en six chapitres dans lesquels six personnages racontent à tour de rôle une heure de cette soirée. Chaque personnage prend donc la parole à deux reprises, et chaque heure est racontée deux fois par deux personnages différents. Les six personnages, qui n'apparaissent pas dans le même ordre d'une partie à l'autre, sont le pianiste, le compositeur de l'une des quatre pièces jouées, un placier, un spectateur, la serveuse du bistro d'en face et un ami de celle-ci.

NICOLAS GILBERT

Cinq autres chapitres, très courts, intitulés « Hors-temps », décrivent le lieu de l'action à partir de l'extérieur vers l'intérieur de la salle de concert : la rue, le bâtiment, la salle, la scène et le piano. Le premier ouvre le roman et chacun des quatre autres est placé à la suite de trois chapitres à la première personne.

LES FORCES DU ROMAN

L'intérêt du roman tient d'abord à cette structure où rien n'est laissé au hasard ainsi qu'en témoignent les nombreux clins d'œil, doubles sens et mises en abyme qui le parsèment. Il réside aussi dans le lien constant entre musique et littérature, perceptible autant dans la « structure à la manière d'Olivier Messiaen » (p. 146) que dans le fait qu'Antoine, l'ami de la serveuse, est un disquaire qui écrit des poèmes. Ainsi le compositeur Jean Gauthier, dans l'œuvre qui ouvre le récital, « exploit [e] des techniques de gestion du temps et du discours issues des premiers romans d'Alain Robbe-Grillet » (p. 83), alors que Nicolas Gilbert joue avec le temps, dans les douze chapitres à la première personne de son roman, et fait de très minutieuses descriptions, dans les chapitres « Hors-temps », qui rappellent celles de Robbe-Grillet.

L'intérêt du roman tient enfin au portrait du milieu artistique qui met en évidence, souvent sur le mode de la dérision, l'angoisse du créateur, ses relations parfois difficiles avec les autres, la complaisance du public montréalais, le snobisme, la crainte de paraître inculte, etc.

UN BÉMOL

Le souci formel du romancier occulte cependant, à mon sens, le côté humain des personnages. Ni l'angoisse du compositeur, ni les questions du pianiste sur l'orientation de sa carrière, ni la quête amoureuse d'autres personnages ne m'ont touchée. La multiplicité des points de vue, qui aurait dû permettre un approfondissement des personnages, m'apparaît davantage ludique que féconde. Ce que je retiens du livre, c'est la virtuosité technique de son auteur. J'attends maintenant qu'il la mette au service de quelque chose qui la dépasserait.

☆☆☆

David Dorais et Marie-Ève Mathieu, *Plus loin*, Montréal, Boréal, 2008, 312 p., 27,95 $.

Un *road novel*

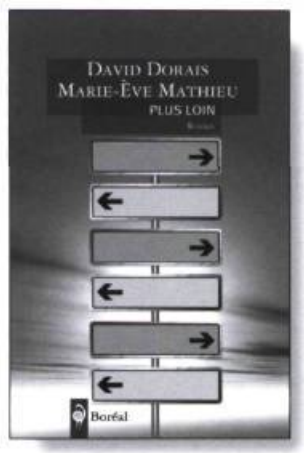
Marie et David ne fument pas, ne boivent pas et ne baisent pas mais, comme les héros de Kerouac, ils sont *on the road*.

MARIE-ÈVE MATHIEU ET DAVID DORAIS

Marie et David partent un jour *sur le pouce*. À ceux qui leur demandent où ils vont, ils répondent : « Plus loin ». Le roman ne renferme aucun repère spatio-temporel précis. La montre de Marie est brisée, et nos deux voyageurs ne possèdent pas de carte routière et n'arrivent jamais à lire les panneaux routiers. Les mots qui désignent les lieux sont vagues — la ville, par là, dans le coin — et le temps n'est marqué que par l'alternance des nuits et des jours et par celle des saisons. Impossible de préciser la durée de leur périple. On ne sait pas davantage pourquoi ils sont partis, si leur voyage est une quête ou, au contraire, une fuite.

UNE FABLE

Cette indétermination apparente le roman à une fable ou à un conte construit sur la base de la vie quotidienne des deux *pouceux* : ils attendent le long de la route, montent dans un véhicule, discutent avec son ou ses occupants, descendent et recommencent. Ils ont faim et soif, chaud ou froid, ils s'inquiètent de la température, de la durée de leur attente, de l'endroit où ils vont pouvoir planter leur tente, etc. Ils réfléchissent aussi à leur mode de vie, ce qui donne lieu à d'intéressants passages sur l'attitude à adopter pour inciter un automobiliste à s'arrêter, sur l'identité de ceux qui les font monter (en général, d'anciens *pouceux*), sur l'importance de faire la conversation et d'être aimable, sur le rapport de pouvoir entre le propriétaire du véhicule et les *pouceux*, etc.



DES PERSONNAGES CARICATURAUX

Comme dans une fable, les personnages sont esquissés à gros traits. Tout au long du voyage, une trentaine de véhicules s'arrêtent — plusieurs avec des passagers —, ce qui suppose un très grand nombre de personnages. Comme ceux-ci n'apparaissent que le temps d'un *lift*, ils ne peuvent être ni nuancés ni approfondis. Leur principal intérêt est de constituer un échantillon très diversifié de la race humaine et d'être souvent cocasses ou étonnants. Chacun s'exprime selon le niveau de langue qui lui convient, et les dialogues sont très réussis.

Marie et David eux-mêmes se résument à quelques traits. Ils sont très différents l'un de l'autre. Marie, très fleur bleue, est d'une naïveté parfois déconcertante. Elle croit qu'il suffit de faire de la visualisation pour obtenir ce que l'on veut et elle s'extasie volontiers devant des pseudo-vérités à saveur psycho-pop. David trouve qu'elle vit dans un « monde de féerie » (p. 121). Beaucoup plus réaliste qu'elle, il est volontiers sceptique, et les inepties l'horripilent. Quand Marie dit que l'encens chasse les mauvaises énergies, il répond qu'il lui donne mal au cœur. Ils s'*ostinent* souvent, mais ils ne peuvent se passer l'un de l'autre.

Au bout du compte, je me questionne sur la finalité de ce récit qui aurait pu se prolonger indéfiniment puisqu'il n'y a pas de fil d'arrivée. Créer une métaphore de la vie : le voyage seul importe, il est semé d'embûches, mais il faut tout de même avancer et aller plus loin ? Cela me semble bien mince. Le récit est inventif, il est vrai, mais il me laisse sur ma faim. J'aurais aimé qu'il aille plus loin.